REVUE DE L'INSTITUT FRANÇAIS D'HISTOIRE EN ALLEMAGNE

Revue de l'IFHA
Revue de l'Institut français d'histoire en Allemagne

4 | 2012
IFHA 4

L'historiste face à l'histoire. La politique intellectuelle d'Erich Rothacker de la République de Weimar à l'après-guerre

Guillaume Plas

OpenEdition Journals

Édition électronique
URL : http://journals.openedition.org/ifha/472
DOI : 10.4000/ifha.472
ISSN : 2198-8943

Éditeur
IFRA - Institut franco-allemand (sciences historiques et sociales)

Édition imprimée
Date de publication : 30 septembre 2012
Pagination : 223-232
ISSN : 2190-0078

Référence électronique
Guillaume Plas, « L'historiste face à l'histoire. La politique intellectuelle d'Erich Rothacker de la République de Weimar à l'après-guerre », *Revue de l'IFHA* [En ligne], 4 | 2012, mis en ligne le 14 février 2013, consulté le 19 avril 2019. URL : http://journals.openedition.org/ifha/472 ; DOI : 10.4000/ifha.472

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

©IFHA

L'historiste face à l'histoire. La politique intellectuelle d'Erich Rothacker de la République de Weimar à l'après-guerre

Guillaume Plas

Le philosophe Erich Rothacker (1888-1965) occupe dans l'histoire des idées allemandes une position qui, près d'un demi-siècle après sa mort, est à bien des égards encore indéfinie, voire sujette à controverse. La littérature secondaire qui lui a été jusqu'à présent consacrée ne s'est jamais défaite d'une certaine partialité – tombant souvent, selon les cas, dans l'écueil de l'apologie[1] ou dans celui du procès à charge[2]. Que Rothacker puisse présenter pour l'historien des idées un véritable intérêt, sans que cet intérêt soit pour autant automatiquement mêlé à une quelconque volonté de réhabilitation – voilà une thèse qui, semble-t-il, n'est toujours pas véritablement admise, ou n'a tout du moins jamais été mise en pratique, et que les recherches récentes les plus médiatisées ont même énergiquement récusée[3].

Or cette situation découle d'une généralisation indue : celle concluant de l'opinion – en soi parfaitement défendable – prévalant dans l'histoire de la philosophie au sujet de Rothacker (celle d'un certain manque d'intérêt, ainsi que d'une potentielle dangerosité idéologique de l'étude et de la diffusion de sa pensée) au manque d'intérêt et la dangerosité idéologique à tous égards de l'étude de son activité intellectuelle[4].

Refusant tout autant l'hagiographie que le recours *automatique* à la critique des idéologies, notre travail de thèse a reposé quant à lui sur l'intuition de départ selon laquelle il existait un moyen terme méthodologique parfaitement apte à mettre en évidence l'importance bel et bien réelle que Rothacker revêt pour l'histoire des idées allemandes tout en échappant rigoureusement à toute complaisance à son égard : un moyen terme constitué par l'analyse de ce que nous appelons sa « politique intellectuelle » sous l'angle spécifique de l'histoire des intellectuels.

Précisons les termes que nous venons d'employer, pour en faire ressortir la pertinence. Par le concept de « politique intellectuelle », nous entendons l'ensemble de l'activité intellectuelle de Rothacker, c'est-à-dire le tout que forment sa pensée et l'activité sociale qu'il mena pour appuyer celle-ci au sein de différents champs tel que ce tout est unifié par une intention intellectuelle globale le régissant. Outre la présence d'une logique interne unifiante, ce concept sous-entend également que les effets, les résultats de cette politique intellectuelle soient étudiés dès lors qu'il traduit aussi l'engagement d'un individu dans un milieu social ouvert et son effort en vue de le structurer, d'influer sur lui d'une manière ou d'une autre. Enfin, ce concept rend aussi compte du fait (qui transparaissait déjà dans les propos que nous venons de tenir) que l'étude de l'activité de Rothacker ne peut être menée qu'en la replaçant dans ce que l'on doit identifier comme un (ou des) champ(s), au sens où Pierre Bourdieu entend le terme. Une politique est d'autant plus nécessaire que le milieu dans lequel l'on intervient est pluriel, parcouru de tensions non seulement sociales mais aussi théoriques qui en déterminent la structure. Or, c'est de cette conception que découla l'édification par Rothacker, dès le tout début de sa carrière sous la République de Weimar, d'une politique intellectuelle – d'un ensemble de thèses et de multiples instruments appuyant ces thèses –, dont il va d'ailleurs dès lors de soi qu'elle fut, à des degrés certes variables selon les époques, de nature polémique. Quant au moteur de cette politique intellectuelle, il réside dans la pleine souscription à la pensée historiste[5] et dans la volonté d'imprégner de cette pensée les champs au sein desquels Rothacker opéra.

L'histoire des intellectuels, quant à elle, constitue l'outil méthodologique adéquat pour parer à une pratique de l'histoire de la philosophie souvent trop circonscrite au seul domaine de l'activité théorique et trop peu attachée aux vecteurs sociaux et matériels de circulation et de diffusion des idées[6]. L'histoire des intellectuels permet à l'inverse moins de délaisser purement et simplement le domaine de la pensée (et donc une optique analytique) que de l'insérer dans un cadre plus concret, et donc plus vaste. Ou, pour le dire plus spécifiquement : elle offre, de par son « présentisme » (F. Hartog), la perspective pleinement appropriée à l'étude d'une activité intellectuelle dont l'impact a toujours tenu avant tout à une double fonction de vecteur et d'éveilleur – c'est-à-dire à des positions à la temporalité par essence plus fugace que celle du maître-penseur, jamais vraiment dépassé ni même dépassable.

Cette perspective totalisante – insérant systématiquement le théorique dans un ensemble étroitement solidaire et analysant cet ensemble sur le long terme – que nous avons adoptée pour notre étude de la position et de la fonction qu'occupa Rothacker dans les champs philosophiques et scientifiques allemands de son temps permet dès lors de lever les incohérences et les hésitations qui traversaient jusqu'à présent sa réception.

Elle fait d'abord apparaître que la notoriété de Rothacker tint toujours, plus qu'à sa pensée proprement dite, à l'alliance de différents moments de son activité intellectuelle dont la force d'impact respective n'atteignit son plein effet qu'au sein de cette totalité. Rothacker, pour le dire dans les termes du schéma actantiel d'Algirdas-Julien Greimas, fut davantage un « adjuvant » qu'un « héros » – et d'abord, au cours des années 1920, un porte-parole hautement partisan de l'École historique allemande des sciences de l'esprit (formée selon lui principalement autour des frères Grimm, de Savigny et de Ranke), qu'il tenta de diffuser avant tout par le biais de sa « multipositionalité » éditoriale et académique : que soient évoquées ici, à titre d'exemples, ses fonctions de directeur d'une, puis de deux revues (dont la *Deutsche Vierteljahrsschrift für Literaturwissenschaft und*

Geistesgeschichte, qu'il fonda en collaboration avec Paul Kluckhohn), d'éditeurs de trois collections d'ouvrages (qui lui permirent notamment d'éditer la correspondance entre Dilthey et le Comte Yorck von Wartenburg, dont on sait l'importance pour la philosophie allemande des années 1920 et notamment pour la genèse d'*Être et temps*, de Heidegger), ainsi que ses fonctions de titulaire d'une chaire couvrant deux disciplines (philosophie et psychologie), et de directeur de deux départements à l'université de Bonn. L'ambiguïté de la position initiale qu'il occupa au sein des champs dans lesquels il intervint – et qui transparaît encore aujourd'hui dans les appréciations souvent hésitantes ou contradictoires du rôle qu'il joua à cette époque – devient dès lors, en outre, pleinement explicable : elle tient au fait que la visibilité qu'il n'acquit pourtant guère que par cette fonction d' « adjuvant » conduisit à ce qu'on lui attribuât souvent, par déduction indue, le statut d'un « héros ».

Entendant la notion de totalité aussi bien dans une perspective synchronique que diachronique, nous avons ensuite montré la parfaite continuité, à l'échelle individuelle de la politique intellectuelle rothackerienne et du fait même des ruptures historiques, entre la période weimarienne et la phase initiale du régime hitlérien, la seconde constituant, mesurée à la première, un (bien problématique) sommet. Rothacker, à la suite d'une radicalisation de ses positions, crut trouver dans le national-socialisme l'incarnation et le vecteur opportun de diffusion de l'École historique et de ses corollaires idéologiques nationalistes et anti-démocratiques tels qu'il les avait promus au cours des années 1920. Il chercha dès lors à entrer, au sein et avec l'aide de ce nouveau régime, dans le dernier domaine qui manquait encore à son exercice du pouvoir – celui de la politique –, et parvint à être nommé (avant d'être licencié à peine quelques jours plus tard), en avril 1933, directeur de la section de la *Volksbildung* au sein du ministère de Goebbels – accédant même là à la position décisionnelle la plus haute concernant son propre milieu.

Ce moment de continuité a néanmoins été suivi quelques années plus tard d'un moment inverse de rupture, que l'étude de textes inédits ou jusqu'à présent inconnus a permis à la fois de mettre en évidence et de dater de manière rigoureuse – « rigoureuse » non au sens de la fixation d'un instant, catégorie impropre à la description de ce genre de phénomènes, mais à celui d'une univocité d'une évolution. Le concept de « déradicalisation » forgé par Jerry Muller[7] s'est avéré à ce titre particulièrement judicieux, en ce qu'il a permis de ne pas aplanir les aspérités de cette césure opérée dans la politique intellectuelle rothackerienne. Si, en effet, les années 1936-37 marquent à cet égard un tournant, rien n'indique pour autant que Rothacker ait souhaité à partir de cette date la chute du régime hitlérien. La dépolitisation de sa pratique de la recherche et la dépolémisation de son historisme sont bien au contraire allées de pair avec la persistance, sous des formes et avec une intensité certes amoindries, d'un engagement institutionnel au sein des milieux national-socialistes et de la préservation de certains motifs tout à fait compatibles avec l'idéologie de ces derniers. Le modèle analytique de la « conscience scindée » développé par Hans Dieter Schäfer[8] est apparu dès lors comme un outil de conceptualisation pertinent pour rendre compte de l'entre-deux qui résulta de ce processus de déradicalisation, et dans lequel Rothacker continua d'ailleurs de se mouvoir jusque dans l'après-guerre. Car ni le couple d'antonymes de l'adhésion et de l'opposition – pour la phase entre 1937 et 1945 –, ni celui de la rééducation et du refoulement – pour l'après-1945 – ne sont en réalité assez souples pour rendre compte des comportements complexes, en constante évolution, qu'il adopta, et qui semblent en définitive avoir été

régis moins par une quelconque maxime morale que par un impératif primordial purement pragmatique : la poursuite et la diffusion de son activité de recherche.

Il apparaît là, en outre, que l'on gagne à réinscrire la politique intellectuelle de Rothacker dans cette autre totalité que constitue l'histoire des idées allemandes contemporaines. Replacée dans le contexte de l'histoire du conservatisme intellectuel allemand, elle gagne d'abord considérablement en lisibilité. Sous les équivoques de la conscience scindée évoquées à l'instant peuvent en effet être dès lors subsumées, concernant la période national-socialiste, la conjonction de la conservation d'une orientation politique générale (le conservatisme) et de l'abandon de l'une de ses formes de réalisation particulières (le national-socialisme orthodoxe), puis, pour la période de l'après-guerre, la manifestation d'un apolitisme devant être en réalité appréhendé comme une prise de position non moins politique, toujours autant conservatrice.

Dans le même temps, cette déradicalisation de sa politique intellectuelle engagée en 1936-37 permet de l'insérer dans un mouvement plus global de déradicalisation effectué en même temps que lui par différents penseurs conservateurs allemands – mouvement mis d'abord en lumière par Armin Mohler[9], puis révisé et exemplifié par Jerry Muller à l'aide du cas de Hans Freyer[10], et confirmé il y a quelques années par Daniel Morat dans sa thèse sur Heidegger et les frères Jünger[11]. Rothacker, à son tour, exemplifie et donc vérifie ce mouvement de radicalisation puis de déradicalisation du conservatisme intellectuel allemand au cours du XXe siècle : lui aussi a inversé l'orientation de son conservatisme, de l'avant, au cours des années 1920, en vue d'un dépassement paradoxal (car reposant néanmoins sur un motif conservateur) des structures politiques et intellectuelles weimariennes, vers l'arrière, à partir de 1936-37 et au-delà de 1945, dans le but notamment d'une préservation de l'autonomie du culturel contre toute tentative de politisation de celui-ci. Ressort ainsi une autre pertinence de l'analyse de Rothacker, quant à elle extrinsèque, à titre d'étude de cas au sujet de problématiques le dépassant[12].

Si, de ce fait, la mise en évidence du mouvement de déradicalisation trouve son aboutissement dans l'analyse de l'après-guerre, elle pose également la question de savoir sous quelle forme et avec quels effets Rothacker poursuivit, après cette date, sa politique intellectuelle, consistant en la diffusion de l'historisme (sous la forme désidéologisée, désormais, d'un paradigme strictement scientifique et dénué de toute politisation), dans un milieu ayant repris, après les douze années du régime hitlérien, la structure pluraliste d'un champ. Rothacker n'a pas bénéficié d'une réception digne de ce nom parmi ses pairs dans la République fédérale nouvellement constituée. Cependant, si les raisons tenant à son œuvre et à son passé tombent sous le sens, il serait faux de ne voir dans cette absence de réception que l'indice d'une obsolescence objective de sa pensée. En réalité, cette absence tint tout autant à une sorte de mise sous tabou idéologique de l'historisme – en soi parfaitement compréhensible à la suite d'un régime qui avait bâti la légitimité argumentative de ses crimes sur l'idée hautement historiste de la relativité de toute assertion à l'« esprit du peuple » qui la défend. A l'inverse, toutefois, la fécondité persistante, mais demeurée donc nécessairement inavouée, de l'historisme apparaît de manière particulièrement visible à l'étude de la constellation du séminaire de Rothacker dans l'après-guerre, c'est-à-dire à la réception, vierge de tout *a priori*, de la pensée historiste par les étudiants et doctorants de philosophie de Bonn.

Constellation en soi, déjà, hautement digne d'intérêt, tant le séminaire tenu par Rothacker au début des années 50 fut d'une densité toute particulière, lieu de rencontres et d'échanges de jeunes doctorants du nom de Hermann Schmitz, Karl-Otto Apel ou

Jürgen Habermas – sans compter les Otto Pöggeler, Ernst Nolte ou Dieter Wellershoff qui gravitèrent autour de ce noyau. Mais surtout, la mise en lumière de cette scène originaire académique nous a amené à dresser un portrait en perspective inédit d'un pan de la philosophie allemande contemporaine. En montrant – pour reprendre en la modifiant une expression de Jean-François Sirinelli – « comment certaines pensées historistes vinrent aux clercs »[13], notre « archéologie » des œuvres respectives de Karl-Otto Apel, Jürgen Habermas et Hermann Schmitz – ces trois anciens doctorants de Rothacker sur lesquels nous avons concentré notre attention – a fait réaffleurer la présence vive de cette tradition historiste au sein de celles-ci, permettant dès lors d'en mieux appréhender certains éléments fondamentaux et conduisant à mettre au jour entre ces auteurs des parentés non contingentes que l'on ne pouvait jusqu'à présent déceler. Analysées de biais et confrontées entre elles, ces œuvres font en effet apparaître un travail – partiellement inconscient – de fructification de l'historisme rothackerien par sa transposition dans un terreau théorique étranger à son milieu d'origine : l'anthropologie de la connaissance d'Apel, premier pas vers son tournant langagier[14], la théorie critique de la connaissance de Habermas, construite autour de l'idée d'« intérêts guidant la connaissance »[15], et l'historicisation de l'ensemble des champs disciplinaires de la philosophie sur la base de l'historicisation du concept de phénomène à laquelle procède Hermann Schmitz dans sa « Nouvelle Phénoménologie »[16] recèlent, mis en corrélation, un motif commun – celui de l'historisme –, dont la source ne peut guère résider que dans la scène originaire du séminaire de Rothacker. Si donc ce dernier n'est certainement pas la figure dominante d'une école de pensée au regard du profond travestissement qui a accompagné et déterminé la réception de ses thèses, au moins faut-il reconnaître le rôle essentiel d'« éveilleur », de maître d'une école à penser, qu'il a joué auprès de certains de ses étudiants, et qui vient le placer aux côtés des autres maîtres d'« écoles » philosophiques de l'après-guerre – et il faut moins penser ici à celle de Francfort, bien sûr, qu'à celle, d'envergure et d'impact plus modestes, du *Collegium philosophicum* münsterois autour de Joachim Ritter.

Mettre en évidence ces différents aspects conduit pour finir à prendre conscience d'un autre fait : l'exposition du rôle joué par Rothacker dans l'histoire des idées allemandes n'est en rien assimilable à une quelconque réhabilitation. Pour le dire en reprenant les craintes des auteurs d'études récentes que nous évoquions en introduction : elle ne constitue nullement et ne peut constituer le relais de la propagation d'une pensée délétère auprès de lecteurs contemporains. L'invocation de Rothacker permet certes de mieux saisir certains aspects de différentes constellations intellectuelles de l'Allemagne du XXe siècle (au sujet des lignes de front indissociablement théoriques et idéologiques sous Weimar, du conservatisme intellectuel allemand, de la philosophie allemande d'après-guerre), mais de ces aspects concernant des constellations intellectuelles révolues ne peut être déduit aucun constat d'une pertinence quelconque au sein de l'épistémè actuelle : l'importance de Rothacker est un état de fait historique, historicisé, dont la prise en considération n'a de valeur que pour la seule compréhension de moments aujourd'hui obsolètes de l'histoire des idées et de l'histoire des intellectuels allemands.

Ceci posé, on perçoit mieux combien il n'y a en réalité aucun danger à relever le rôle que Rothacker joua là bel et bien ; de même qu'apparaît en quoi, entre les deux partis de l'hagiographie choisi par les anciens disciples et de la réduction au silence pratiquée par l'histoire de la philosophie et les critiques des idéologies, une histoire des idées bien

comprise constitue, même – ou peut-être : précisément – au sujet d'un auteur aussi polarisant, un véritable *tertium datur*.

NOTES

1. Cf. notamment Wilhelm Perpeet, *Erich Rothacker. Philosophie des Geistes aus dem Geist der deutschen Historischen Schule*, Bonn : Bouvier / Röhrscheid, 1968.

2. Cf. avant tout la monographie de Volker Böhnigk, *Kulturanthropologie als Rassenlehre. Nationalsozialistische Kulturphilosophie aus der Sicht des Philosophen Erich Rothacker*, Wurtzbourg : Königshausen & Neumann, 2002.

3. Que l'on pense, pour le domaine francophone, à l'étude d'Emmanuel Faye, *Heidegger. L'introduction du nazisme dans la philosophie. Autour des séminaires inédits de 1933-1935*, Paris : Albin Michel, 2005, dans ses parties consacrées à Rothacker.

4. Cf. notamment *ibid.*, p. 9 : Faye fait de Rothacker – de manière d'ailleurs très largement exagérée – l'un des plus intimes collaborateurs de Heidegger. Pourtant, il appartient à sa perspective spécifique de considérer que cette proximité, loin de constituer une source d'intérêt de l'analyse – fût-elle strictement historique – de Rothacker, conduit bien plutôt dès l'abord et de manière nécessaire à rendre son étude délétère.

5. Nous entendons par « historisme » la thèse, particulièrement en vogue dans l'Allemagne des années 1920, de la relativité de toute assertion d'ordre intellectuel, culturel, ou encore juridique au milieu (époque, groupe social) au sein duquel cette assertion est formulée. Les conséquences, notamment épistémologiques et morales, de cette thèse sont apparentes ; elles menèrent sous la République de Weimar à une « crise de l'historisme » – qu'il serait d'ailleurs peut-être plus univoque de nommer une « crise des valeurs *par* l'historisme ». Cf. à ce sujet Wolfgang Bialas, Gérard Raulet (dir.), *Die Historismusdebatte in der Weimarer Republik*, Francfort : Lang, 1996.

6. Nous nous savons pleinement redevables, à cet égard, des appels à une analyse plus approfondie de cette figure structurale tout à fait spécifique qu'est celle de l'intermédiaire intellectuel, tels qu'ils ont été notamment formulés en France par Jean-François Sirinelli (cf. Jean-François Sirinelli, « Le hasard ou la nécessité ? Une histoire en chantier : l'histoire des intellectuels » *in* : *Vingtième siècle*, 9, janvier-mars 1986, p. 97-108) et en Allemagne par Dirk van Laak (cf. Dirk van Laak, « Zur Soziologie der geistigen Umorientierung. Neuere Literatur zur intellektuellen Verarbeitung zeitgeschichtlicher Zäsuren » *in* : *Neue Politische Literatur*, 48, n°3, 2002, p. 422-440).

7. Jerry Muller, *The Other God That Failed. Hans Freyer and the Deradicalization of German Conservatism* , Princeton : Princeton University Press, 1987.

8. Hans Dieter Schäfer, *Das gespaltene Bewußtsein. Vom Dritten Reich bis zu den langen Fünfziger Jahren* , nouvelle édition augmentée, Göttingen : Wallstein, 2009.

9. Cf. Armin Mohler, « Deutscher Konservatismus seit 1945 » *in* : Gerd-Klaus Kaltenbrunner (dir.) , *Die Herausforderung der Konservativen. Absage an Illusionen*, Munich : Herder, 1974, p. 34-53.

10. J. Muller, *The Other God That Failed*, *op. cit.*

11. Daniel Morat, *Von der Tat zur Gelassenheit. Konservatives Denken bei Martin Heidegger, Ernst Jünger und Friedrich Georg Jünger 1920-1960*, Göttingen : Wallstein, 2007.

12. Et il faut à ce sujet souligner l'intérêt fondamental qu'offre le concept de « déradicalisation » proposé par Jerry Muller pour une analyse affinée du rapport des intellectuels allemands – et

notamment des intellectuels *conservateurs* allemands – au national-socialisme : il permet en effet de dresser le constat d'un changement d'attitude manifeste de ces penseurs conservateurs à l'égard du régime nazi *tout en évitant le piège du révisionnisme*. Car la d*éradicalisation* observée n'est pas synonyme de d*énazification*, elle fut bien au contraire tout à fait compatible, chez les cinq auteurs jusqu'à présent analysés (Freyer, les frères Jünger, Heidegger, Rothacker), avec la persistance, jusqu'en 1945, d'une certaine part d'adhésion à l'idéologie et donc au régime nazis.

13. Jean-François Sirinelli, « Le hasard ou la nécessité ? », art. cit., p. 102 (citation exacte de Sirinelli : « comment l'esprit vient-il aux clercs ? »).

14. Cf. ses articles « Technognomie. Eine erkenntnis-anthropologische Kategorie » *in* : Gerhard Funke (dir.), *Konkrete Vernunft. Festschrift für Erich Rothacker*, Bonn : Bouvier, 1958, p. 61-78, et « Das Leibapriori der Erkenntnis. Eine Betrachtung im Anschluß an Leibnizens Monadenlehre » *in* : *Archiv für Philosophie* 12 (1963), p. 152-172, ainsi que ce qui constitue la synthèse de son évolution théorique, le recueil *Transformation der Philosophie*, 2 vol., Frankfurt/Main : Suhrkamp, 1976.

15. Cf. les articles réunis dans le recueil *Arbeit – Erkenntnis – Fortschritt. Aufsätze 1954-1970*, Amsterdam : de Munter, 1970, ainsi que la monographie *Erkenntnis und Interesse*, Frankfurt/Main : Suhrkamp, 1968.

16. Cf. avant tout *Der unerschöpfliche Gegenstand. Grundzüge der Philosophie*, Bonn : Bouvier, 1990, 1995.

AUTEUR

GUILLAUME PLAS

Guillaume Plas a présenté et soutenu sa thèse de doctorat le 3 décembre 2011 à l'université Paris IV sous la direction de Gérard Raulet.